Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 29 (1961)
Heft: 4

Buchbesprechung: Chronique des livres

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 21.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

C'est à vous seuls que nous devons d'être ce que nous sommes, sexuellement parlant; et si nous sommes des pourris, des tarés, des vomis, vous êtes aussi, sauf votre respect, des pourris, des tarés, des vomis. Nous n'en voulons à personne d'être sodomites — l'état sodomite nous réserve des moments divins; mais nous en voulons à tout le monde du sort qu'on nous fait.

Dommage que chaque famille en particulier ne connaisse pas ses propres sodomites, ceux issus de son sang. Nous aurions alors peu d'adversaires déclarés, parce qu'il y a peu de familles (pas de grandes familles) sans son lot de « brebis dites galeuses ». La chose vous étonne ? Si vous désirez vous en assurer, voici un petit truc, qui vaut ce qu'il vaut, comme tous les trucs.

(A suivre)

Chronique des Livres

Quel plaisir de pouvoir vous rendre compte ce mois-ci de plusieurs livres charmants, dénués de prétention non de talent, distrayants à défaut d'être profonds.

Le besoin me prend de temps en temps, quoiqu'en pensent certains lecteurs peut-être pas impartiaux, — des brebis vendues aux loups ! —, qui se plaignent de mon agressivité, — mes aboiements de chien de garde ! —, un besoin qui me vient plus souvent que l'occasion de le satisfaire : l'envie d'être gentil, de complimenter, de vous recommander de jolies lectures.

L'occasion s'en présente, profitons-en ! Ce printemps précoce m'attendrit peut-être un peu, mais surtout je ressens le bienfait de ne pas avoir vu en devanture de librairie ces temps-ci quelque œuvre nouvelle de ceux que je nomme mes « bêtes noires » et qui me font trop souvent fulminer dans ces pages. Les professionnels de la littérature à scandale, les gras commercants, les spécialistes du roman « homosexuel parce que ça se vend » sont en vacances cette saison, font adapter leurs œuvres à la scène ou, plutôt, préparent laborieusement leur « rentrée littéraire ». Bon vent ! Laissons-les où ils sont, et réjouissons-nous de nous trouver en bonne compagnie. Je pense aussi que vous pouvez, chers lecteurs, être un peu déprimés par la vague de moralité qui sévit un peu partout et d'ennuyeux moralistes qui prennent plance jusqu'en des domaines où ils n'ont rien à faire . . .

Je vous entraîne donc, d'abord,, en pleine immoralité avec le joli livre de Silvagni : « Sur un petit air de Naples » [1]). Ce n'est pas sérieux et c'est bien amusant à lire. L'action ne se passe pas à Naples, quoique suggère le titre, elle est située en plein Paris. Mais le héros, Rocco, est un vrai Napolitain. Lequel débarque un beau jour, sans un sou en poche, sans savoir parler un mot de français, dans ce village qu'est Montparnasse. Il a pourtant deux avantages dont il compte bien se servir : d'abord une extraordinaire beauté qui fait se retourner hommes et femmes sur son passage et un manque total de scrupules, condition bien nécessaire pour se faire « une place au soleil d'une ville qui n'a pas de soleil ». Son

enfance a été misérable, famille nombreuse, misère rutilante des vieilles rues de Naples. Sans doute, il y avait les touristes (mot qui, en Italie, est surtout masculin) pour l'argent de poche et l'éducation sexuelle, et la montre en or de l'un d'eux a payé le voyage jusqu'à Paris, mais maintenant il compte surtout sur son cousin qui est installé chemisier rue Vercingétorix, pour tailler sa situation. Hélas ! le cousin est un bon bourgeois bien embarrassé du colis encombrant qui lui vient d'Italie. A défaut de cette aide, il y en a d'autres, spontanées mais intéressées : la jolie femme du cousin, la petite vendeuse de la chemiserie. Sans compter un brave coureur de vespasiennes nommé Jean-Paul le Timonnier, âme de midinette sous une apparence peu recommandable, lequel a reçu un coup au cœur en voyant Rocco sortir du métro. Et un ballet se forme autour du trop bel Italien, une danse amoureuse et sauvage de tous ces rivaux et rivales dont il ne comprend pas les paroles et qui n'ont tous qu'un but : coucher avec lui. Car il ne s'agit que de coucher, pas de sentiments ... ou primaires! Tous, autant qu'ils sont, ce qui les passionne c'est le plaisir de leur très cher sexe. Je signale à ce propos que ce livre est écrit dans un langage assez cru, certes pas à mettre entre les mains des enfants Et Rocco, belle bête à plaisir, ne demande qu'à céder à tous et à n'importe qui, mais le hasard malin s'amuse à mettre des bâtons dans les roues chaque fois qu'il est prêt à ... s'exécuter. Qui l'aura ? qui le mettra dans son lit ? La compétition devient dramatique. La fièvre monte jusqu'au coup de revolver ... Mais ce n'est pas Rocco qui le recevra. Il est enfin tombé dans un lit, celui d'une prostituée qui a, aussi, le coup de foudre. Il finira maquereau à Pigalle, c'est le sort qui lui convient le mieux. Mais quels dégâts son court passage a causés dans la calme rue Vercingétorix !

Lisez ce livre, il est excitant et gai, il ne paraîtra mélancolique qu'aux cœur tendres, il est joliment immoral, écrit dans une langue rabelaisienne qui fait plaisir.

Un autre roman, facile à lire et bien écrit, c'est : « Château-bonheur » Philippe Julian [2]). Plus triste et même amer sous une apparence de légèreté, désolant, cruel, ironique. Le narrateur, un jeune homme, fait connaissance d'une famille adorable, unie et heureuse, habitant un joli château dans un village des Landes. Famille protestante, haute moralité, relations mondaines ... La mère est une hurluberlue charmante et bonne, la fille aînée est une romantique très lamartinienne, la fille cadette une coquette sans complexes. Toujours beaucoup d'invités autour d'elles, de réceptions qui font leur gloire. Un étudiant nommé Parfait et son petit ami Régis un peu trop féminin, soulèveront le premier scandale en donnant prise aux critiques de la « bonne » société. La candide maîtresse de maison, elle, ne voit rien à reprendre à cette liaison trop affichée. Comment admettrait-elle la calomnie contre ses charmants protégés ? C'est pourtant la première pierre qui détruira la maison du bonheur. Toutes les calamités s'acharneront sur cette famille heureuse : une des filles devient folle, l'autre épouse un coureur de dot. Ce pénible roman est l'histoire de la désintégration progressive d'une famille, du bonheur qui, aux premières pages, avait séduit le narrateur. Histoire triste et méchante. Son charme est en partie causé par le décalage voulu entre la cruauté du récit et la gaîté légère du style, la cocasserie des situations. Un livre doux-amer.

Le troisième ouvrage dont je veux vous parler ce mois-ci a moins de qualités que les précédents, ou plus de défauts, mais il n'est pas indifférent. C'est sans doute une première œuvre, ce qui excuse les maladresses du style et de la construction. Il s'agit de « La mauvaise fièvre », de Maurice Simon [3]). Nous avons déjà lu beaucoup d'histoires se passant dans un collège, ou une maison de redressement, nous commencons à connaître cette atmosphère de garçons enfermés dans une discipline plus ou moins dure, dans une promiscuité plus ou moins impure. On en sera bientôt lassé. Ce cadre est ici un centre d'apprentissage, quelque part en Bretagne, un endroit très déplaisant, collège religieux, mi-prison, mi-usine. Le héros qui a dix-huit ans, découvrira là le bon et le mauvais d'amitiés particulières variées mais dont le plus grand manque est celui de fraîcheur. Il trouve facilement, trop facilement, les aventures sexuelles qu'il recherche, presque tous ces garçons se livrant entre eux aux plaisirs que leur permet la réclusion. Mais jalousie, trahisons, mouchardages, violences, hypocrisies, forment la toile de fond de ces expériences où le sentiment a moins de place que les besoins de la puberté. Ambiance déplaisante et personnages peu sympathiques. On a peine à s'y attacher. Mais on sent que l'auteur a écrit avec son cœur et une profonde sensibilité, ce roman qui semble bien être le fruit de souvenirs personnels. Il est dommage qu'il n'ait pu se retenir d'ajouter quelques passages franchement inutiles et odieux : le récit d'un garçon qui a été séduit par sa propre mère, le souvenir conventionnel du père ivrogne. Autant de passages, peut-être vrais, mais qu'il eut fallu traiter avec plus de discrétion. Et la fin du livre est déplorablement ridicule. Ce garçon, qui se sait homosexuel, qui reconnaît avoir dans sa nature profonde le goût des hommes, qui souffre de ne trouver chez ses camarades autre chose qu'un exutoire occasionnel, le voici bêtement amoureux au dernier chapitre d'une petite fille dont la présence en ces lieux est assez invraisemblable, une petite garce vicieuse pour laquelle il s'enfuit du collège à la veille de ses examens, alors que d'autres amours, pour lui plus normales, n'avaient pu jusque là le détourner de son travail. Si cette fin est une concession . . . et une concession à quoi ? . . . on se le demande ! . . . elle est maladroite et regrettable.

Mais enfin, je le répète, malgré tous ses défauts, ce livre a des qualités de sincérité qui le rendent estimable. J'ai pensé en le lisant à certains passages de « Tanguy ». Ce n'est pas un mince compliment (Tout le monde connaît « Tanguy » de Michel del Castillo, bien sûr, ce terrible et merveilleux chef-d'euvre !)

Quant aux trois romans dont je vous parle aujourd'hui, il n'est pas indispensable, mais non pas inutile de les lire; il ne sont ni ennuyeux ni médiocres. Et puis, je suis tellement content qu'ils m'aient donné l'occasion d'écrire toute une chronique sans un seul mot de méchanceté. Profitons-en, profitons-en ! !

R.G.D. Mars 1971

1) Editions Robert Laffont. 1960

2) Editions Plon. 1960

3) Editions Table Ronde. 1960